Beaucoup de sable et un peu de terre noire...

Jérôme Dubouloz

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/archeopages/847>

DOI : 10.4000/archeopages.847

ISSN : 2269-9872

Éditeur

INRAP - Institut national de recherches archéologiques préventives

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2008

Pagination : 48-55

ISSN : 1622-8545

Référence électronique

Jérôme Dubouloz, « Beaucoup de sable et un peu de terre noire... », *Archéopages* [En ligne], Hors-série 1 | 2008, mis en ligne le 01 février 2008, consulté le 27 février 2023. URL : <http://journals.openedition.org/archeopages/847> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archeopages.847>

[Fig. 1] Les fouilles néolithiques et protohistoriques du programme archéologique de la vallée de l'Aisne (5000-50 av. notre ère).

Beaucoup de sable et un peu de terre noire...

Jérôme Dubouloz

CNRS, UMR 7041 « Archéologies et Sciences de l'Antiquité »
avec la collaboration de Ginette Auxiette, Patrice Brun,
Anick Coudart, Lamys Hachem, Jean-Paul Farruggia,
Michael Ilett, Bruno Robert et l'équipe de la vallée de l'Aisne

Pour passer de l'archéologie d'urgence à l'archéologie préventive, il aura fallu franchir quelques paliers conceptuels, méthodologiques et organisationnels, bousculer des habitudes de pensée et des façons de faire, user quatorze ministres de la Culture... Pelleter beaucoup de sable pour ne retenir – aux yeux de certains aménageurs – qu'un peu de terre noire. Ce processus – qui n'a toujours pas abouti – fut l'œuvre des archéologues eux-mêmes, de la fin des années 1960 au début des 2000. La fragilité et les contradictions dont témoigne aujourd'hui le système en vigueur, ses réussites et ses faiblesses incitent au retour en arrière... vers ce long moment de transition où l'on tenta d'arracher une à une les conditions nécessaires à l'enregistrement et à l'étude des vestiges du passé, avant leur disparition.

Mis en place en 1972 par le professeur tchèque Bohumil Soudský, le projet archéologique de la vallée de l'Aisne fut en première ligne – conduit par Jean-Paul Demoule, son principal architecte – dans cette longue bataille scientifique et politique. Il fut ainsi un laboratoire grandeur nature d'une nouvelle archéologie, confrontée aux freins conceptuels, méthodologiques et institutionnels d'alors.

En Bassée, le sauvetage de sites néolithiques et protohistoriques avait commencé quand la recherche paléolithique vivait sa propre aventure scientifique au milieu des destructions accompagnant la fin des trente glorieuses (1945-1975). Le projet de recherche de la vallée de l'Aisne [Fig. 1] naissait à son tour, conçu explicitement autour de principes scientifiques visant à exploiter une nouvelle base de données néolithiques et protohistoriques. C'est de cette expérience encore en cours que nous voulons ici rendre compte car sa lecture rétroactive peut permettre une bonne compréhension des défis que l'archéologie doit encore relever.

téléphonique traditionnelle. L'instabilité de la liaison et la fragilité du matériel ont rapidement conduit l'équipe à abandonner cette opération pour n'y revenir, sous une forme différente, qu'une vingtaine d'années plus tard.

1 Au tout début du programme et avant l'avènement de la micro-informatique, le projet CATIA (Chaîne automatisée de traitement de l'information archéologique), financé par la Délégation générale à la recherche scientifique et technique, prévoyait l'enregistrement informatique quotidien des données, à partir d'un terminal relié au centre de calcul interuniversitaire d'Orsay par une ligne

Un échantillon du territoire du Bassin parisien.

Il fallait sortir à la fois de la découverte hasardeuse et de l'archéologie du bel objet ou du « site exceptionnel ». Nourrie de la *Siedlungsarchäologie* et de la *Settlement Archaeology* produites entre les années 1930 et 1970, fortifiée par les enseignements d'éminents chercheurs français ou étrangers, une nouvelle conception de la recherche en préhistoire récente s'imposait. Tous les vestiges archéologiques, même secondaires, devenaient significatifs pour appréhender le système qui les englobait. Un échantillonnage spatial, répondant à des problématiques définies à large échelle, devait donc être construit ; diverses raisons firent choisir quatre-vingt kilomètres de la vallée de l'Aisne, comme échantillon spatial des grandes vallées ouest-européennes.

La surveillance des décapages et la fouille par échantillon.

Face aux aménagements industriels toujours plus rapides et destructeurs, il fallait accélérer les processus de repérage, de fouille et d'enregistrement. À côté des méthodes classiques de prospection, les décapages industriels semblaient une opportunité évidente. Il restait à les surveiller, puis à les faire pratiquer selon des normes compatibles avec l'observation archéologique [Fig. 2]. L'accumulation des preuves de l'existence (sur de très grandes surfaces) de nombreux vestiges structurés, et l'efficacité des équipes archéologiques ont permis d'imposer cette pratique en moins d'une décennie ; on montra ainsi que le souci patrimonial pouvait ne pas contrarier l'activité économique. La surveillance systématique des aménagements et leur décapage archéologique extensif dans le cadre du protocole industriel fut donc la première brique du projet de la vallée de l'Aisne ; à ce jour, des centaines d'occupations sur des centaines d'hectares fouillés constituent une base de données exceptionnelle. Cette mécanisation est aujourd'hui banale et ses fondements scientifiques sont largement démontrés ; sa mise au point, y compris sur les fouilles programmées, doivent cependant beaucoup à la clairvoyance de quelques archéologues opiniâtres, issus notamment du projet de la vallée de l'Aisne.

L'accélération du processus de fouille lui-même, nécessitée par l'urgence de traiter des aires élargies, contraignait à l'échantillonnage ; le choix se porta sur la fouille à cinquante pour cent de toutes les structures archéologiques (sauf pour certains contextes, comme l'unité domestique, la sépulture et toute autre structure complexe). Malgré les bénéfices du changement d'échelle de l'enquête, compensant *a priori* largement la perte locale d'information, cette pratique n'alla pas sans critiques virulentes. Elle constitua la deuxième brique du projet.

Cette nouvelle approche engendrait une énorme accumulation de données. Un système documentaire, pré-informatique, capable d'enregistrer cette information et de la rendre exploitable scientifiquement constitua donc la troisième brique du projet.¹

[Fig. 2] Décapage mécanique
et nettoyage archéologique
d'une maison néolithique rubanée
du site de Cuiry-lès-Chaudardes,
les Fontinettes, Aisne, 1982.
De gauche à droite: Patrice Brun,
Pascale Ruby, Michael Ilett,
Jean-Paul Demoule.

Un système documentaire. L'enregistrement de terrain conditionnant la qualité de l'information recueillie, un protocole hiérarchisé et normalisé a permis une grande délégation de responsabilité à l'encadrement pour réaliser cette tâche avec homogénéité et efficacité : planning de la numérotation en continu des contextes fouillés ; fiche descriptive normalisée pour chaque structure, incluant les relevés à deux échelles possibles ; mise en sac des mobiliers fouillés, par catégorie de matériau et contexte précis ; gestion journalière d'un stockage primaire exploitable, organisé par structure et par matériau. Ce protocole fixe et contrôlable a permis de limiter « l'érosion » initiale de la documentation.

Le traitement après la fouille repose sur un enregistrement préalable des sacs de mobiliers et de prélèvements qui fonde ainsi l'information de base : la numérotation des sacs, plaque tournante du système documentaire, donne accès à l'information contextuelle de tout vestige exhumé. Une deuxième source d'altération de l'information devient maîtrisable.

Le marquage lui-même, essentiel à la manipulation des vestiges – nouvelle source d'érosion possible – permet d'identifier le matériel sans recours obligé à la base de données : au minimum, le code du site, le numéro de structure et le numéro de sac. La numérotation des « individus » relève maintenant des seules phases d'étude.

L'exploitation des différents relevés est facilitée par leur rassemblement initial avec la fiche descriptive de chaque contexte. Grâce à la numérotation en continu, d'autres classements cohérents sont facilement réalisables, par période, par nature ou par type de structure... L'informatique rassemble aujourd'hui les descriptions textuelles.

Un travail d'équipe en liaison avec la recherche.

Ce rappel des méthodes et principes de base souligne le caractère collectif du travail archéologique initial. La constitution d'une véritable équipe de chercheurs fut donc une autre base du projet. Autour de problématiques discutées, de méthodes partagées et d'expériences accumulées, l'ambition initiale pouvait se concrétiser, en liaison directe avec la formation et la recherche.

Le Centre de recherches protohistoriques de l'université de Paris I a ainsi servi de pépinière pour les chercheurs en formation et les étudiants. Outre les méthodes, on y faisait l'apprentissage des problématiques larges, au contact de nombreuses personnalités extérieures, souvent étrangères, invitées dans le cadre pédagogique. Ainsi, en l'absence de financements spécifiques, une partie des documents de fouille a été analysée lors de diplômes universitaires : jusqu'à trente-cinq mémoires universitaires et vingt-cinq thèses de doctorat.

Une collaboration interinstitutionnelle.

Cette association « terrain-formation-recherche » n'aurait pas été aussi féconde sans un rapprochement « structurel » avec l'administration régionale du Patrimoine. Cette collaboration peu naturelle – son histoire devra d'ailleurs être écrite – a fini par s'installer durablement, au profit d'une meilleure capacité de négociation avec les aménageurs : jusqu'à une convention régionale avec ces derniers, pour une intégration de l'archéologie dans le protocole industriel, un premier accroissement des budgets de terrain et une véritable programmation annuelle. De ce point de vue, les années 1990 pourraient apparaître comme un « âge d'or ».

Après trois décennies de recherche, sur ces bases patiemment construites, les acquis sont substantiels : en information brute, en résultats d'analyses ou en potentiel d'interprétation encore en friche.

La découverte et le traitement des grands sites.

Dès les premières années du projet, à l'instar de quelques rares autres exemples (la Bassée, Chalain/Clairvaux), ce protocole scientifique a produit des résultats inaccessibles à la tradition archéologique de notre pays. Des pans entiers de la préhistoire récente du nord de la France se sont révélés, du Néolithique le plus ancien jusqu'à la fin de l'âge du Fer. Ainsi, les villages rubanés [Fig. 3], à peine attestés, sont apparus selon une densité et une structuration cohérentes avec les données centre-européennes ; ainsi, les réseaux d'enceintes du Néolithique moyen et de cercles funéraires de l'âge du Bronze ont-ils commencé à être décrits en détail ; et l'habitat urbain de la fin de l'indépendance gauloise révélé. Sur quelques dizaines de kilomètres, une trentaine de sites majeurs sont nés sous le godet des engins et la pelle des fouilleurs. Ces gisements se distinguent par une richesse, une structuration des vestiges et une envergure spatiale permettant de traiter des problématiques larges et variées qui dépassent largement le site et sa région. La plupart révèle également des occupations majeures multiples : à Bucy-le-Long, par exemple, ce sont plusieurs villages rubanés (– 5000) puis Villeneuve-Saint-Germain (– 4800), une enceinte palissadée du Néolithique moyen (– 4000), une nécropole d'enclos circulaires de l'âge du Bronze (– 1800), plusieurs installations et fermes des âges du Fer (de – 750 à – 50), et même deux grandes et riches nécropoles gauloises (de – 450 à – 150).

Il est ainsi avéré qu'en contexte de forte sensibilité archéologique la qualité et la variété de l'enregistrement croît avec les surfaces fouillées. Cette évidence, à la base du projet évoqué ici, doit être rappelée aujourd'hui.

La France du Nord non rhénane fut longtemps un *no man's land* documentaire, préjudiciable à la compréhension des évolutions historiques en Europe du Nord-Ouest durant les cinq millénaires avant notre ère. Les sites évoqués ont,

[Fig.3] Photographie aérienne (prise d'un cerf-volant) après le décapage mécanique du site de Berry-au-Bac, le Vieux Tordoir, Aisne, 1995. On distingue plusieurs maisons et fosses néolithiques rubanées ainsi qu'une tranchée de la Première Guerre mondiale.

[Fig.4] Sur l'autoroute A26: depuis 1982, un panneau signale les sites archéologiques de la vallée de l'Aisne.

en trente ans, fortement contribué à réduire cette lacune et installé la recherche dans les standards internationaux.

La mise au jour de la trame des occupations.

Les nombreuses autres interventions de terrain, moins remarquables il est vrai, ne doivent pourtant pas être sous-estimées. Restes de petites occupations, fragments de sites et «vides» archéologiques ont révélé le tissu d'occupation de la vallée durant cinq mille ans. L'intérêt de cette information «modeste» glanée dans les décapages tient donc à son intégration dans une stratégie de recherche cohérente, dimensionnée à une échelle appropriée aux dynamiques sociales pré- et protohistoriques. Cette dimension globale de la connaissance archéologique, constitutive de l'identité scientifique de l'équipe, est donc déterminante dans l'analyse de l'évolution qui mène des sociétés primo-agricoles à celles, métallurgistes, qui succombèrent au modèle méditerranéen.

Ferme, tombe et batterie de silos isolées, parcellaire agricole, occupation de courte durée, dépôts en tous genres permettent en effet, avec l'identification de zones vides, d'inscrire les sites majeurs dans la complexité de leur environnement, de mesurer la variabilité du système d'habitat, son envergure et sa hiérarchisation. Collectée en masse, cette information fragmentaire donne donc de la chair aux modèles interprétatifs. Les plus riches problématiques sont alors possibles, comme: le rôle de la circulation des matières premières, des biens et des hommes dans la constitution des entités sociales; la place du style dans la reproduction des entités culturelles; l'élargissement progressif des aires d'interaction sociale et l'émergence d'élites économiques et politiques; les oscillations de cette hiérarchisation et les conditions matérielles et environnementales d'une telle trajectoire...

Quelques observations précises permettent de mesurer l'intérêt scientifique de ce tissu de vestiges de moindre poids : un tiers des centaines d'hectares archéologiquement surveillés et décapés livre des vestiges néolithiques; parmi eux, presque tous révèlent également des vestiges protohistoriques, témoins d'une forte densité d'occupation; la moitié des interventions de fouille livre des documents de bonne qualité ou exceptionnels, comme soixante-dix pour cent des grands décapages et quarante pour cent des interventions plus modeste. Le reste constitue donc un important échantillon de ce qui fut jadis des réseaux d'installations diversifiées. Leur structuration, leur densité et le mode d'exploitation du territoire qu'elles signalent sont des clés d'analyse pour les sites majeurs.

Ceci est d'autant plus vrai que la probabilité de découverte aléatoire de vestiges significatifs est réduite par la dispersion et la faible lisibilité archéologique de l'habitat. Son agencement, organisé en territoire autour de pôles souvent funéraires ou cérémoniels, n'est donc reconnaissable qu'à partir d'un seuil quantitatif

de données permettant la redondance de l'information. Ces deux notions – difficiles à faire accepter – ont été souvent vérifiées au cours du développement de notre projet.

Vers l'exhaustivité : l'exception du Rubané.

L'exhaustivité est à la fois improbable et inutile. Reste que la stabilité des données est une question cruciale. Il en va ainsi du funéraire rubané ou de l'occupation post-rubannée, dont l'analyse n'a pu se construire qu'après quinze ans d'un terrain déjà intense; et il aura fallu attendre vingt ans pour que la dimension funéraire protohistorique soit brutalement enrichie par la fouille en série de nombreuses nécropoles du dernier millénaire avant notre ère. Ce long délai entretient un doute salutaire sur le niveau d'échantillonnage déjà atteint; la stabilité de l'information et la connaissance de sa variabilité, vérifiables par la répétition des faits, ne sont probablement pas encore acquises pour l'ensemble de la séquence étudiée.

Cependant, les données sur le Rubané forment aujourd'hui l'ensemble analytique le plus fiable. Cette qualité repose sur un triptyque solide: faible densité archéologique d'une population néolithique restreinte; bonnes structuration et lisibilité des vestiges; stabilité, dans les centaines d'hectares étudiés, des caractéristiques principales de son habitat. Fondée sur la fouille d'une vingtaine de sites, la recherche sur le Rubané est exemplaire quant aux problématiques qu'une documentation archéologique construite et vérifiée peut atteindre. Grâce à une bonne maîtrise de la variabilité des témoins matériels, ces recherches s'attachent maintenant à construire en détail les modèles relatifs aux conditions d'existence (alimentation, approvisionnement en matières premières, technicité), à la structuration sociale et politique (maisonnée, territorialité, circulation, échanges) et aux représentations idéelles de cette société particulière (égalitarisme et résistances à la hiérarchie, idéologie funéraire).

Conclusions. Le programme de la vallée de l'Aisne (Fig. 4), fondé sur une conception globale de la documentation archéologique et sur un ensemble de méthodes simple et structuré, a été consacré à un projet scientifique d'un type nouveau pour notre pays. Son intérêt tient autant à l'éclairage d'une situation locale exemplaire qu'à la thématique générale poursuivie: la transformation de petits groupes agro-pastoraux en larges communautés industrielles et hiérarchisées.

Il a puisé ses arguments dans l'exploitation de jalons emblématiques de cette histoire et dans celle des traces partielles laissées par le long cheminement des sociétés humaines. Au regard des résultats acquis, la tendance actuelle des prescriptions officielles à privilégier les vestiges immédiatement interprétables dans leurs grandes lignes est très dommageable et, au fond, injustifiable. La gamme d'enregistrements possibles des faits bruts est, en effet, suffisamment

large pour ne pas sacrifier aussi bien des vestiges réellement limités – et peu coûteux – que d'autres mal évalués, mais essentiels à la connaissance globale. Le cas de l'habitat peu dense de presque tout le Néolithique et la protohistoire ne laisse pas d'inquiéter.

Colloques et bureaux bruissent aujourd'hui d'échos divers sur l'obligation de faire des choix. Mais l'échantillon des sites fouillés ne permet pas d'appliquer ce principe en toute connaissance de cause. Retenir ou éliminer certains éléments historiques n'est pas sans conséquence sociale. Les conditions et modalités de ces choix doivent donc être encadrées par une double heuristique:

- l'exploitation d'échantillons spatiaux, calibrés pour traiter les problématiques les plus élaborées, où l'on tendrait vers l'exhaustivité;
- l'enregistrement des vestiges hors de ces échantillons, au moins *a minima*, pour documenter sur une grande échelle les questions plus générales.

BRUN P. 2006: « Pour une archéologie des réseaux locaux. Les outils d'analyse et les problèmes d'échelles spatiales et temporelles », *Les Nouvelles de l'archéologie*, n°104-105, novembre.

COLLECTIF 1991: *Archéologie d'une vallée – La vallée de l'Aisne des derniers chasseurs-cueilleurs au premier royaume de France*, Soissons, Association pour le développement du musée de Soissons.

DUBOULOZ J. *et al.* 2005: « La recherche archéologique sur le Néolithique en Picardie », in « *La Recherche archéologique en Picardie: bilans et perspectives* », *Revue archéologique de Picardie*, 3-4, p. 63-98.

Le Néolithique ancien dans le nord-ouest de la France

Emmanuel Ghesquière
Cyril Marcigny
Inrap, UMR 6566, CREA AH

En 1980, Claude Constantin et Jean-Paul Demoule (1982) proposaient de créer un nouveau groupe néolithique: le « Villeneuve-Saint-Germain », ou VSG.¹ En effet, le matériel recueilli par Michel Boureux à Villeneuve-Saint-Germain dans l'Aisne se différenciail du Néolithique rubané mis au jour dans le Bassin parisien, tout en présentant des similitudes avec les mobiliers découverts à Blicquy dans le Hainaut belge (Constantin 1976), à Pontpoint « Moru » dans l'Oise et dans une douzaine d'autres sites (Bailloud 1976).

Ce groupe culturel se révéla fondamental pour la néolithisation de l'ouest de la France; il fut également le sujet d'une polémique qui opposa les néolithiciens pendant une vingtaine d'années.

Du « groupe culturel » à la « culture ».

Claude Constantin (1985) avait noté le caractère expansif du VSG et en avait présenté les principaux éléments: bracelets en schiste et céramiques ornées de décors plastiques et/ou modelés dans la pâte. Il avait alors pu établir une sériation chronologique du mobilier céramique en trois phases, auxquelles il ajouta ensuite une étape initiale proche de la tradition

du Rubané récent du Bassin parisien (ou RRBp) final (Constantin *et al.* 1995; Ilett *et al.* 1995).

On peut résumer la définition de cette périodisation de la manière suivante:

La phase initiale, à laquelle s'ajoute le VSG1, est caractérisée par des décors céramiques de tradition RRBp final; ces décors sont constitués de motifs verticaux étroits accrochés à un décor horizontal qui souligne le bord du vase (échelles, triangles, bord encoché, boutons...); on rencontre également des motifs en arrêtes de poisson et des décors modelés sous le bord; une autre caractéristique est la présence de bracelets essentiellement en calcaire.

Le VSG2 présente, quant à lui, un nombre élevé de bracelets en schiste; la céramique porte des décors en V, obtenus par pincement de la pâte au-dessus des anses.

Enfin, le VSG3 se définit par des poteries portant des cordons en relief en V (dits « V-cordon ») ou ceinturant le vase; la céramique de la fin de cette phase est ornée de pastilles au repoussé, qui ont longtemps conduit à la singulariser sous l'appellation « Augy-Sainte-Pallaye »; le nombre des bracelets en schiste est nettement moins important.

Les vestiges osseux et lithiques ont, quant à eux, été étudiés par Michel Plateaux, Isabelle Sidéra (1993), Anne Augereau (1993) et Françoise Bostyn (1994).

En dépit des analyses effectuées pour le mobilier, l'habitat et les sépultures, une synthèse reste à faire qui engloberait la multitude des données acquises depuis le début des années 1980. Son absence grève considérablement la définition de ce qui apparaît de plus en plus comme une culture archéologique à part entière: la culture de « Blicquy/Villeneuve-Saint-Germain » ou Bvsg.

L'archéologie préventive, génératrice de découvertes.

Dans l'ouest de la France, la période néolithique a grandement bénéficié du développement de l'archéologie préventive durant cette dernière décennie. Avant la création de l'Inrap et la mise en place des nouvelles procédures de terrain, les sites mis au jour étaient peu nombreux (Cassen *et al.* 1998). Désormais, un nouveau site apparaît presque chaque trimestre et la connaissance du Néolithique ancien de l'ouest de la France ne cesse de progresser (Fig. 1).

En Haute-Normandie, les phases ancienne et moyenne du Bvsg sont principalement représentées par les sites de Poses (Bostyn 2003) et d'Aubevoye dans l'Eure.² Il s'agit de deux habitats de fond de vallée, groupés en plusieurs lignes de maisons bordées de fosses latérales. L'abondant mobilier céramique et lithique permet d'asseoir la chronologie du Néolithique ancien dans la région. Sur les plateaux, les diagnostics couplés à des décapages de grande surface ont permis d'analyser de nombreuses structures isolées du Bvsg et d'explorer les habitats groupés de Saint-Vigor-d'Ymonville en Seine-Maritime (Clement-Sauleau *et al.* 2002) et de Guichainville dans l'Eure (Carpentier, Marcigny 2003).

1 À partir essentiellement des travaux de Claude Constantin sur le mobilier céramique.
2 Fouille inédite de Caroline Riche, Inrap.